

## L'accalmie

- J'ai invité Latimer Springfield à passer dimanche et la nuit suivante avec nous, annonça Mrs Durmot à la table du petit déjeuner.
- 
- Je le croyais dans les affres d'une élection, fit observer son mari.
- 
- Exactement ; le vote aura lieu mercredi et, avec tout ce travail, le pauvre homme ne sera plus que l'ombre de lui-même le jour venu. Imagine ce que ce doit être que de mener une campagne électorale sous cette pluie battante, en suivant des chemins boueux pour s'adresser à des publics trempés, dans des salles de classe pleines de courants d'air, jour après jour, pendant deux semaines ! Dimanche matin, il lui faudra faire acte de présence dans quelque lieu de culte, et il pourra venir ici aussitôt après et jouir d'un repos complet, à l'écart de toute préoccupation politique. Je ne lui permettrai pas seulement d'y penser (...)

Latimer Springfield était un jeune homme pas très gai, plutôt vieillot d'allure, qui était entré en politique comme d'autres pourraient prendre le demi-deuil. Toutefois, sans être un enthousiaste, c'était un bûcheur raisonnablement énergique, et Mrs Durmot avait visé assez juste en affirmant qu'il travaillait sous haute pression à l'approche de cette élection. L'accalmie reposante que son hôtesse lui imposait serait décidément la bienvenue, et pourtant l'excitation nerveuse de la compétition avait trop de prise sur lui pour être totalement bannie.

- Je sais qu'il va passer la moitié de la nuit à affûter les arguments de ses derniers discours, déclara Mrs Durmot non sans regret ; cependant, nous avons tenu la politique à distance toute l'après-midi et cette soirée. En faire davantage est hors de notre portée.
- 
- C'est ce qu'il reste à voir, fit sa nièce Vera, mais sans qu'on l'entendît.

Latimer avait à peine fermé la porte de sa chambre qu'il était déjà plongé dans une liasse de notes et de brochures, tandis qu'un stylo et un carnet entraient en jeu pour le classement de faits utiles et de discrètes fictions. Il travaillait depuis peut-être trente-cinq minutes et la maison était, semblait-il, vouée au sommeil réparateur de la vie rustique, lorsqu'un cri aigu et des bruits de pieds dans le couloir furent suivis d'un coup très fort frappé à la porte. Avant qu'il eût eu le temps d'y répondre, une Vera très encombrée fit irruption dans la pièce avec la question :

- Dites, puis-je vous laisser ceux-ci ?
- 

« Ceux-ci » étaient un petit cochon noir et un vigoureux spécimen de coq de combat rouge foncé.

Latimer aimait modérément le animaux, et s'intéressait en particulier à l'élevage du petit bétail d'un point de vue économique ; en fait, une des brochures qu'il rédigeait en ce moment préconisait avec chaleur le développement plus poussé de l'industrie du porc et de la volaille dans nos régions rurales, mais il n'était pas disposé – et cela se comprend – à partager même une vaste chambre à coucher avec des échantillons issus de poulaillers et de porcheries.

- Ne seraient-ils pas plus heureux en quelque endroit du dehors? s'enquit-il, exprimant avec tact sa propre préférence sous couvert d'une apparente sollicitude envers les animaux.
- 
- Il n'y a plus de dehors, déclara Vera d'un ton imposant, rien qu'une immensité d'eaux sombres et tourbillonnantes. Le réservoir de Brinkley s'est rompu.
- 
- J'ignorais qu'il y eût un réservoir à Brinkley, dit Latimer.
- 
- Eh bien, il n'en existe plus en ce moment, car il s'est répandu un peu partout, et comme cette maison est au niveau le plus bas, nous sommes à cet instant le centre d'une mer intérieure. En effet, la rivière a également submergé ses berges.
- 
- Dieu du ciel ! Y a-t-il eu des pertes de vies humaines ?
- 
- Des tas, devrais-je dire ! La seconde femme de chambre a déjà identifié trois corps qui viennent de passer devant la fenêtre du billard, comme étant ceux du jeune homme auquel elle est fiancée. Ou bien elle est fiancée à un assortiment de la population des alentours, ou l'identification n'est pas son fort. Evidemment, il est possible que ce soit le même corps qui passe et repasse dans un tourbillon ; je n'y avais pas pensé.
- 
- Mais nous devrions sortir et participer aux secours, non ? fit Latimer, mû par l'instinct du candidat au Parlement désireux de briller sur le plan local.
- 
- Impossible ! dit Vera d'un ton décidé, nous n'avons pas de bateaux et nous sommes coupés de toute habitation humaine par un torrent déchaîné. Ma tante a particulièrement souhaité que vous restiez dans votre chambre et n'ajoutiez pas à la confusion, mais elle a pensé qu'il serait très aimable à vous de bien vouloir accueillir la Merveille de Hartlepool – c'est le nom du coq de combat – pour la nuit. Car, voyez-vous, il y a huit autres coqs de combat, et ils se battent comme des furies s'ils se rencontrent, aussi sommes-nous en train d'en mettre un dans chacune des chambres. Les poulaillers sont tous inondés, vous savez. Et puis j'ai pensé que vous ne verriez pas d'inconvénient à accueillir aussi ce mignon porcelet. C'est un amour, mais il a un sale caractère. Il le tient de sa mère – non que je prenne plaisir à médire d'elle alors qu'elle gît, morte par noyade, dans sa porcherie, pauvre bête. Ce qu'il lui faut c'est une main virile capable de le tenir en respect. J'aurais essayé de me colleter moi-même avec lui mais j'ai mon chow-chow dans ma chambre, et il s'en prend aux cochons où qu'il les trouve.
- 
- Le cochon ne pourrait-il pas occuper la salle de bain ? demanda Latimer d'une voix éteinte, regrettant de ne pas avoir adopté une position aussi ferme que le chow-chow sur le sujet des porceaux en chambre.
- 
- La salle de bain ? Vera eut un rire criard. Elle sera pleine de scouts jusqu'au matin, si l'eau chaude continue de fonctionner.
- 
- De scouts ?

- Oui, trente d'entre eux sont venus nous porter secours alors que l'eau ne leur montait qu'à la ceinture. Ensuite, elle a monté de trois autres pieds et c'est nous qui avons dû les sauver. Nous leur donnons des bains d'eau chaude par groupes de trois ou quatre et faisons sécher leurs vêtements dans le séchoir, mais des vêtements trempés ne sèchent pas en une minute, et le corridor et les escaliers commencent à ressembler à un paysage côtier de Tuke. Deux des garçons se partagent votre pardessus Melton, j'espère que vous n'avez rien contre.
- 
- C'est un pardessus neuf ! dit Latimer, qui parut terriblement consterné.
- 
- Je compte sur vous pour prendre soin de la merveille de Hartlepool, dit Vera. Sa mère a gagné trois premiers prix à Birmingham, et lui a été classé second dans la catégorie des coquelets, l'an dernier, à Gloucester. Il va sans doute se percher sur la barre au bout de votre lit. Je me demande s'il ne se sentirait pas moins dépaysé si ses femmes pouvaient le rejoindre ici. Les poules sont toutes à l'office, et je pense qu'il me serait possible de récupérer Hélène de Hartlepool : c'est sa favorite.

Latimer, fit preuve d'une fermeté tardive vis-à-vis d'Hélène de Hartlepool, et Vera se retira sans insister davantage, non sans avoir d'abord installé le coq sur son perchoir improvisé et fait des adieux touchants au porcelet.

Latimer se déshabilla et se hâta de se coucher, jugeant que le cochon mettrait un terme à son inspection agitée des lieux une fois la lumière éteinte. Comme remplacement d'une douillette porcherie garnie de paille, la chambre offrait à première vue peu d'attraits, mais l'animal inconsolable découvrit un dispositif dont les porcheries, même les plus luxueusement conçues, étaient notoirement dépourvues. L'arête coupante de la partie inférieure du lit se trouvait juste à la hauteur adéquate pour permettre au porcelet de s'y frotter avec extase, en avant et en arrière, avec un cambrement artistique de son dos au moment crucial, accompagné d'un gloussement prolongé de plaisir. Le coq de combat, s'imaginant peut-être qu'il se balançait sur les branches d'un pin, supporta ce mouvement avec plus de fortitude que Latimer. Une série de fortes tapes administrées sur le corps du cochon fut interprétée comme une agréable petite irritation supplémentaire plutôt qu'une critique de sa conduite ou une invitation à cesser de se mouvoir. Manifestement, quelque chose de plus ferme qu'une main d'homme s'avérait nécessaire pour régler ce problème. Latimer se glissa hors du lit et se mit à la recherche d'une arme de dissuasion. Il y avait assez de lumière dans la pièce pour permettre au porcelet de déjouer cette manœuvre, et le mauvais caractère hérité de sa mère noyée trouva pleinement à s'employer. Latimer bondit derechef dans son lit et son conquérant, après quelques grognements et claquements de mâchoires menaçants, reprit ses opérations de massage avec un zèle renouvelé. Durant les longues heures de veille qui suivirent, Latimer tenta de détourner son esprit de ses ennuis immédiats en s'attardant avec la sympathie qui convenait sur le deuil de la seconde femme de chambre, mais il se demandait sans arrêt combien de scouts se partageaient son pardessus Melton. Ce rôle de Saint-Martin malgré lui ne lui plaisait guère.

Vers le point du jour, le porcelet sombra dans un heureux sommeil, et Latimer aurait peut-être suivi son exemple, mais à peu près au même moment, la Merveille de Hartlepool lança un vigoureux cocorico, sauta à terre dans un grand claquement de ses pattes, et engagea aussitôt une combat acharné avec son reflet dans le miroir de la garde-robe. Se souvenant

que le coq était plus ou moins confié à sa garde, Latimer joua le rôle du Tribunal de La Haye en drapant une serviette de bain sur le miroir provocateur, mais le moment de paix qui suivit fut très localisé et de courte durée. Les énergies ainsi détournées du coq trouvèrent un nouvel exutoire dans une attaque soudaine et soutenue contre le porcelet endormi et momentanément inoffensif, et le duel qui s'ensuivit fut à ce point désespéré et rempli d'aigreur, que toute intervention eût été vaine. Le combattant plumé avait l'avantage de pouvoir, s'il était serré de trop près, se réfugier sur le lit et il profita largement de cette circonstance. Le porcelet ne parvint jamais à se projeter aussi haut, mais ce ne fut pas faute d'essayer.

Aucun des deux camps ne put prétendre à une victoire décisive, et la lutte s'était pratiquement terminée par un match nul à l'heure où la servante fit son apparition avec la première tasse de thé du matin.

- Mon Dieu, Monsieur ! s'écria-t-elle avec un étonnement non déguisé, c'est vous qui avez voulu ces animaux dans votre chambre !
- 
- *Vous ?*

Le porcelet, comprenant peut-être qu'il abusait de l'hospitalité de son hôte, s'élança hors de la pièce, suivi du coq de combat marchant d'un pas plus digne.

- Si jamais le chien de Miss Vera voit ce cochon ! s'exclama la bonne, qui partit à toute allure pour prévenir cette catastrophe.

Un froid soupçon naissait dans l'esprit de Latimer ; il alla à la fenêtre et remonta le store. Il tombait une pluie légère, un crachin persistant, et il n'y avait pas la moindre trace d'inondation.

Environ une demi-heure plus tard, il rencontra Vera alors qu'il se rendait à la salle du petit déjeuner.

- Cela me déplairait de vous accuser de mensonge délibéré, mais il arrive qu'on soit obligé d'agir contre son gré !
- Au moins vous ai-je empêché de penser pendant toute une nuit à la politique, fit Vera.

Ce qui, bien entendu, était la stricte vérité !

## La réticence de Lady Ann

Egbert entra dans le vaste salon médiocrement éclairé avec la mine d'un homme qui ne sait pas très bien s'il entre dans un colombier ou une fabrique de bombes, et est prêt à affronter ces deux possibilités. La petite querelle domestique pendant l'heure du déjeuner n'avait pas abouti à un résultat bien net, et la question était de savoir si Lady Ann était d'humeur à renouveler les hostilités ou à y renoncer. Sa pose dans le fauteuil près de la table de thé était d'une raideur plutôt étudiée, et dans l'obscurité d'un après-midi de décembre, le pince-nez d'Egbert n'était d'aucun secours matériel pour discerner l'expression de son visage.

Désireux de briser les quelques glaçons flottant encore à la surface, il hasarda une remarque sur la sombre lumière religieuse. Lui-même ou Lady Ann avait l'habitude de faire cette remarque entre quatre heures trente et six heures chaque soir de l'hiver ou de l'automne finissant ; elle faisait partie de leur vie conjugale et n'appelait aucune réponse bien définie, et Lady Ann n'en fit aucune.

Don Tarquinio était étendu de tout son long sur le tapis persan, se prélassant à la lueur de l'âtre avec une superbe indifférence envers la mauvaise humeur possible de Lady Ann. Son pedigree était aussi irréprochablement persan que le tapis, et son collier entraînait dans la splendeur de son second hiver. Le page, dont les goûts inclinaient vers la Renaissance, l'avait baptisé Don Tarquinio. Laissés à eux-mêmes, Egbert et Lady Ann l'auraient immanquablement appelé Peluche, mais l'obstination n'était pas un de leurs défauts.

Egbert se versa un peu de thé. Comme Lady Ann ne semblait pas vouloir briser le silence de sa propre initiative, il s'apprêta à faire un autre effort digne de Yermak le Cosaque.

- Ma remarque au cours du déjeuner était d'une application purement académique, annonça-t-il. Vous m'avez semblé y attacher une signification inutilement personnelle.

Lady Ann resta sur son quant-à-soi, derrière sa barrière de silence. Le bouvreuil remplit paresseusement l'intervalle avec un air d'*Iphigénie en Tauride*. Egbert le reconnut instantanément, car c'était le seul air que sût siffler le bouvreuil, et qu'il leur était venu avec cette réputation. L'un comme l'autre, Egbert et Lady Ann auraient préféré un emprunt à *The Yeoman of the Guard*, de Gilbert et Sullivan, qui était leur opéra favori. En matière d'art ils avaient les mêmes goûts. Ils inclinaient vers l'honnête et l'explicite ; par exemple un tableau qui racontait sa propre histoire, avec l'aide généreuse d'un titre. Un cheval de guerre sans cavalier, au harnais en désordre, entrant en trébuchant dans une cour pleine de femmes pâles et au bord de l'évanouissement, avec la note marginale : *Mauvaises nouvelles*, suggérait à leur esprit une interprétation bien nette de quelque catastrophe militaire. Ils percevaient d'emblée le message qu'il était censé transmettre et qu'ils pouvaient expliquer à des amis d'une intelligence plus bornée.

Le silence perdurait. En général, le mécontentement de Lady Ann devenait explicite et même volubile après quatre minutes d'introduction silencieuse. Egbert saisit le pot à lait et versa une partie de son contenu dans la soucoupe de Don Tarquinio ; comme la soucoupe était déjà pleine à ras bords, le résultat fut un débordement peu esthétique.

Don Tarquinio jeta un regard surpris et intéressé, qui se fit évanescant et d'une inconscience calculée lorsque Egbert l'invita à venir boire quelques gouttes du lait versé. Don Tarquinio était prêt à jouer bien des rôles dans la vie mais celui d'aspirateur pour tapis souillé n'était pas l'un d'eux.

- Ne pensez-vous pas que notre conduite est plutôt stupide ? fit Egbert d'un ton encourageant.

-

Si Lady Ann était de cet avis, elle s'abstint de le préciser.

- J'admets volontiers que j'ai eu partiellement tort, poursuivit Egbert, dont la gaîté s'évaporait. Après tout, j'ai mes faiblesses comme tout un chacun, vous savez. Vous semblez l'oublier.

Il insista sur ce point, comme si quelqu'un avait, à tort, voulu laisser entendre qu'il était une espèce de Satyre, avec des prolongements caprins là où s'arrêtait l'humain.

Le bouvreuil relança son air d'*Iphigénie en Tauride*, et Egbert commença à se sentir déprimé. Lady Ann ne buvait pas son thé. Peut-être ne se sentait-elle pas très bien. Mais quand tel était le cas, elle était habituellement peu encline à s'en cacher. « Personne ne sait ce que mes indigestions me font souffrir » était une de ses remarques favorites, mais cette ignorance ne pouvait être due qu'à une écoute inattentive, car la somme d'informations disponibles sur le sujet aurait pu fournir matière à une monographie.

Manifestement, Lady Ann n'était pas souffrante.

Egbert commença à trouver qu'on le traitait de façon déraisonnable et, naturellement, il se prépara<sup>2</sup> à faire des concessions.

- Je suppose, fit-il observer, en prenant position au centre de la portion de tapis que Don Tarquinio voulut bien lui concéder, que j'ai été dans mon tort. Je suis disposé, si cela peut contribuer à ramener la paix entre nous, à promettre de m'amender.

Il se demanda vaguement comment ce serait possible. Arrivé à l'âge mûr, des tentations lui venaient, timidement et sans insistance, comme chez un apprenti boucher qui demande des étrennes en février, sous le prétexte peu valable qu'il n'a rien reçu au début de janvier. Il n'était pas plus tenté d'y succomber qu'il n'avait envie d'acheter les couteaux à poisson et les boas de fourrure que les dames se sentent tenues de sacrifier par le biais des colonnes publicitaires pendant les douze mois de l'année. Cependant, comment ne pas être impressionné par cette renonciation spontanée à des énormités peut-être latentes ?

Si Lady Ann fut impressionnée, elle n'en laissa rien paraître.

Egbert la regarda nerveusement à travers ses lunettes. Avoir le dessous dans une discussion avec elle n'était pas une expérience nouvelle. Avoir le dessous dans un monologue était une nouveauté humiliante.

- Je vais m'habiller pour le dîner, annonça-t-il d'une voix où il entendait laisser percer une nuance de sévérité.

A la porte, un dernier accès de faiblesse l'incita à tenter un ultime appel.

- Ne sommes-nous pas vraiment stupides ?

« Idiot, » fut le commentaire mental de Don Tarquinio, tandis que la porte se refermait sur la retraite d'Egbert. Puis, projetant en l'air ses avant-pattes de velours, il fit un léger bond sur une étagère à livres située juste au-dessous de la cage du bouvreuil. C'était la première fois qu'il semblait remarquer l'existence de l'oiseau, mais il mettait à exécution le principe d'une action précise longuement méditée. Le bouvreuil, qui s'était imaginé être un genre de despote, se recroquevilla soudain, au point de perdre les deux tiers de son volume, puis tomba et ne fut plus que battements d'ailes et pépiements aigus. Il avait coûté vingt-sept shillings sans la cage, mais Lady Ann n'eut même pas l'air de vouloir s'interposer. Elle était morte depuis deux heures.

## Le Débarras

Les enfants devaient être conduits – c'était une faveur spéciale - à la plage de Jagborough. Nicholas ne ferait pas partie du groupe, car il était en disgrâce. Pas plus tard que ce matin, il avait refusé de manger son pain au lait, nourriture pourtant très saine, sous le prétexte futile, semblait-il, qu'il contenait une grenouille. Des personnes plus âgées, plus sages, lui avaient dit qu'il était impossible qu'il y eût une grenouille dans son pain au lait et qu'il devait cesser de dire des bêtises. Il persista néanmoins à dire les pires bêtises, et décrivit avec maints détails la coloration et les marques distinctives de la prétendue grenouille. Le plus dramatique était qu'il y avait vraiment une grenouille dans le bol de pain au lait de Nicholas ; il l'y avait mis lui-même, aussi avait-il la prétention d'en savoir quelque chose. Le péché qui avait consisté à se saisir d'une grenouille du jardin pour la mettre dans son bol de pain au lait, nourriture saine s'il en est, fut longuement discuté, mais le fait le plus saillant de l'affaire, tel qu'il se présenta à l'esprit de Nicholas, fut qu'il avait été démontré que des personnes plus âgées et plus sages s'étaient lourdement trompées sur un point qu'elles avaient nié avec la plus grande assurance.

- Vous avez dit qu'il ne pouvait y avoir de grenouille dans mon pain au lait, or il y avait bel et bien une grenouille dans mon pain au lait, répétait-il avec l'insistance habile d'un tacticien sûr de ce qu'il avance, et qui entend ne pas en démordre.

-

Aussi son cousin, sa cousine, son jeune frère, allaient-ils être conduits à la plage de Jagborough cette après-midi, tandis que lui resterait à la maison. La tante de ses cousins, qui insistait – Dieu sait pourquoi – pour être aussi appelée sa tante, avait hâtivement inventé l'expédition de Jagborough pour faire comprendre à Nicholas la nature des plaisirs dont il allait être privé en raison de sa honteuse conduite à la table du petit déjeuner. C'était son habitude chaque fois que l'un des enfants tombait en disgrâce, d'improviser une activité de nature festive dont le coupable serait irrémédiablement privé. Si les enfants péchaient de manière collective, on les informait de la présence dans la ville voisine d'un cirque d'un mérite inégalé et aux innombrables éléphants, auquel, n'eût été leur dépravation, ils auraient été conduits le jour même.

On attendait de Nicholas qu'il versât quelques larmes au moment du départ des cousins. En réalité, pourtant, les seules larmes furent celles de la cousine, qui s'était douloureusement écorché le genou contre le marchepied de la voiture alors qu'elle s'y hissait. Comme elle a hurlé ! dit joyeusement Nicholas alors que la troupe démarrait sans la moindre trace de l'excellente humeur qui eût dû la caractériser.



- Elle aura vite fait de s'en remettre, dit la soi-disant tante, ce sera une splendide après-midi pour courir sur le beau sable de la plage ! Comme ils vont bien s'amuser !
- Bobby ne va guère s'amuser, et il ne courra pas non plus, fit Nicholas avec un sombre glossement. Ses chaussures lui font mal, elles sont trop serrées.
  - Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'elles lui faisaient mal ?
  - Il vous l'a dit deux fois, mais vous n'écoutez pas. C'est souvent que vous n'écoutez pas quand on vous dit des choses importantes !
  - Je te défends d'aller dans le jardin à groseilles, dit la tante en changeant de sujet.
  - Pourquoi ? demanda Nicholas.
  - Parce que tu es en disgrâce, répondit la tante d'un ton hautain.

Nicholas ne reconnut pas la logique irréprochable de ce raisonnement. Il se sentait tout à fait capable d'être simultanément en disgrâce et dans le jardin à groseilles. Son visage exprima un profond sentiment d'obstination. Il semblait patent à sa tante qu'il était résolu à gagner le jardin à groseilles et, uniquement, se dit-elle, parce que je lui ai défendu d'y aller. Or, le jardin à groseilles avait deux portes par lesquelles on pouvait y accéder, et une fois qu'un petit gabarit comme celui de Nicholas s'y était glissé, il pouvait échapper à tout regard en se cachant au milieu de la végétation d'artichauts, de framboisiers et de buissons fruitiers. La tante avait beaucoup d'autres choses à faire dans son après-midi, mais elle passa une ou deux heures en activités frivoles de jardinage parmi les parterres de fleurs et les arbustes, d'où elle pouvait surveiller les deux portes conduisant au paradis défendu. C'était une femme de peu d'idées mais dotée d'un immense pouvoir de concentration.

Nicholas fit une ou deux incursions dans le jardin de devant, se tortillant d'un air ostensiblement furtif auprès de l'une ou l'autre des portes, mais sans pouvoir se dérober à l'œil vigilant de la tante. En fait, il n'avait nullement l'intention d'essayer d'entrer dans le jardin à groseilles, mais il était extrêmement commode pour lui de faire croire à sa tante que c'était là son dessein. C'était une illusion qui la maintiendrait volontairement en sentinelle en cet endroit pour une bonne partie de l'après-midi. Ayant délibérément confirmé et renforcé ses soupçons, Nicholas se glissa derechef dans la maison et mit rapidement à exécution un plan d'action qui avait longtemps germé dans son cerveau. En se mettant debout sur une chaise de la bibliothèque on pouvait atteindre une étagère sur laquelle reposait une grosse clé à l'aspect imposant. Cette clé ne paraissait pas seulement importante, elle l'était. C'était l'instrument qui maintenait en sécurité les mystères du débarras, les protégeait d'intrusions indésirables, et ouvrait la voie aux seules tantes et autres personnes privilégiées. Nicholas n'avait jamais eu beaucoup d'expérience dans l'art

d'insérer des clés dans des trous de serrures et d'ouvrir des verrous, mais depuis quelques jours il s'était entraîné avec la clé de la porte de la salle de classe ; il jugeait risqué d'avoir une confiance exagérée dans la chance et dans les accidents. La clé tourna laborieusement dans la serrure, mais elle tourna. La porte s'ouvrit et Nicholas se trouva en pays inconnu, comparé auquel le jardin à groseilles était un délice éventé, un plaisir purement matériel.

Nicholas avait souvent imaginé à quoi ressemblerait le débarras, cette région si hermétiquement close à ses jeunes yeux, et à propos duquel toutes ses questions demeuraient sans réponses. Son attente ne fut pas déçue. Premièrement, il était vaste et faiblement éclairé, une haute fenêtre donnant sur le jardin défendu étant la seule source de lumière. En second lieu, c'était un magasin de trésors inimaginables. La tante autoproclamée était une de ces personnes qui jugent qu'on gâte les objets en les utilisant, et qui les confient à la poussière et à l'humidité dans le but de les préserver. Toutes les parties de la maison les mieux connues de Nicholas étaient plutôt nues et tristes, mais ici se trouvaient des choses merveilleuses qui étaient un régal pour l'œil. Avant tout il y avait une pièce de tapisserie encadrée, censée de toute évidence être un écran de cheminée. Pour Nicholas, c'était un tableau vivant et animé. Il s'assit sur un rouleau de tentures indiennes, qui rougeoyaient de couleurs merveilleuses sous une couche de poussière, et embrassa tous les détails du tableau. Un homme, vêtu d'un costume de chasse remontant à quelque période éloignée, venait de transpercer un cerf d'une flèche ; il n'avait pas eu de mal à viser juste car le cerf n'était qu'à un ou deux pas de lui. Dans l'épaisse végétation suggérée par le tableau il n'avait pas été difficile d'approcher en rampant d'un cerf occupé à brouter, et les deux chiens tachetés, qui bondissaient en avant pour se joindre à la chasse, avaient manifestement été dressés à rester au talon tant que la flèche n'avait pas été décochée. Cette partie du tableau était simple et intéressante, mais le chasseur voyait-il – ce qui n'échappait pas à Nicholas – que quatre loups lancés au galop fonçaient sur lui à travers le bois ? L'homme et le chien auraient-ils le temps de faire face aux quatre loups ? (...)

D'apparence moins prometteuse était un grand livre carré aux couvertures toutes simples. Nicholas y jeta un coup d'œil, et voilà qu'il était plein d'oiseaux ? Et quels oiseaux ! (...)

Et tandis qu'il admirait les couleurs d'un canard mandarin, et méditait sur ce qu'avait pu être sa vie, la voix criarde de sa tante vociférant son nom lui parvint du jardin à groseilles. Sa longue disparition avait fini par éveiller ses soupçons, et elle avait hâtivement conclu qu'il avait escaladé le mur derrière l'écran protecteur de buissons de lilas. Elle avait donc entrepris de le dépister parmi les artichauts et les framboisiers.

- Nicholas ! Nicholas ! criait-elle. Je t'ordonne de sortir de là tout de suite. Inutile de te cacher, je te vois en permanence !

C'était sans doute la première fois depuis vingt ans que quiconque avait souri dans ce débarras.

Bientôt les répétitions coléreuses du nom de Nicholas firent place à un clameur déchirante, suivie d'une demande instante de secours immédiat. Nicholas ferma le livre, le remit soigneusement à sa place dans un coin et le saupoudra de poussière empruntée à une pile de journaux. Puis il se glissa hors de la pièce, verrouilla la porte et replaça la clé à l'endroit exact où il l'avait trouvée. Sa tante continuait d'appeler son nom lorsqu'il entra d'un pas nonchalant dans le jardin de devant.

- Qui est-ce qui m'appelle ? demanda-t-il.
- Moi ! fut la réponse venue de l'autre côté du mur. Tu ne m'as donc pas entendue ? Je t'ai recherché dans le jardin à groseilles, et j'ai glissé dans la citerne. Heureusement elle était vide, mais les parois sont glissantes et je n'arrive pas à en sortir. Va chercher la petite échelle qui se trouve sous le cerisier.
- On m'a dit qu'il m'était défendu d'entrer dans le jardin à groseilles répondit promptement Nicholas.
- Je te l'ai défendu, et maintenant je t'y autorise, dit la voix plutôt impatiente, venue de la citerne.
- Votre voix ne ressemble pas à celle de ma tante, objecta Nicholas ; vous êtes peut-être le Malin, le tentateur qui veut me pousser à la désobéissance. Ma tante dit souvent que le Mauvais me tente, et que je lui cède toujours. Cette fois je ne vais pas céder.
- -Arrête de dire des sottises, fit la prisonnière de la citerne . Va chercher l'échelle.
- Y aura-t-il de la confiture de fraises au goûter ? demanda innocemment Nicholas.
- Certainement il y en aura, dit la tante, décidant que Nicholas n'en aurait pas une bouchée.
- Maintenant je sais que vous êtes le Malin, et pas ma tante, s'écria Nicholas avec jubilation. Quand nous avons demandé de la confiture de fraises à notre tante hier, elle nous a dit qu'il n'y en avait pas. Or je sais qu'il y en a quatre pots dans la réserve, parce que j'ai regardé, et bien sûr vous, le Malin, vous savez qu'ils y sont, mais notre tante, elle, ne le sait pas puisqu'elle a dit qu'il n'y en avait pas. Oh Démon, vous vous êtes trahi !

Être capable de parler à une tante comme si on s'adressait au Malin donnait une impression de luxe inhabituel, mais Nicholas savait, avec son discernement d'enfant, que de tels luxes sont à consommer avec modération. Il s'éloigna bruyamment, et ce fut une

filles de cuisine venue cueillir du persil qui, finalement, sauva la tante et l'aïda à s'extraire de sa fâcheuse position.

Le goûter, ce soir-là, se déroula dans un silence alarmant. La marée avait été au plus haut quand les enfants étaient arrivés à Jagborough Cove, aussi n'avaient-ils pu jouer sur le sable – circonstance qui avait échappé à la tante dans sa hâte à organiser son expédition punitive. Les souliers trop serrés de Bobby avaient eu un effet désastreux sur son humeur pendant toute l'après-midi et, l'un dans l'autre, on ne pouvait prétendre que les enfants s'étaient bien amusés. La tante s'enfonça dans le glacial mutisme de quelqu'un qui avait souffert un enfermement indigne et immérité de trente-cinq minutes dans une citerne. Quant à Nicholas, lui aussi se taisait, absorbé comme un garçon à l'esprit très occupé. Il était possible, après tout, se disait-il, que le chasseur ait pu s'échapper avec ses chiens alors que les loups festoyaient sur le cerf abattu.

## Le Verrat

- On peut avoir accès à la place par une porte de derrière qui donne sur la pelouse, dit Mrs Philidore Stossen à sa fille. Il suffit de traverser un petit enclos herbeux, puis un jardin fruitier entouré de murs et plein de groseilliers. L'année dernière, j'ai visité les lieux à fond alors que la famille était absente. Il y a une porte qui donne accès depuis le jardin fruitier sur un massif d'arbustes, et une fois sorties de là, on pourra se mêler aux invités comme si on était entré de la façon ordinaire. C'est bien plus sûr que de se présenter à la porte d'entrée et de risquer de se trouver nez à nez avec l'hôtesse ; ce serait bigrement gênant, vu qu'elle n'a pas jugé bon de nous inviter !
- 
- N'est-ce pas se donner beaucoup de tracas simplement pour se joindre à une garden-party ?
- A une garden-party ? D'accord ! mais s'agissant de *la* garden-party de la saison, sûrement pas ! Toutes les personnes du comté de la moindre importance, nous-mêmes exceptées, ont été conviés à rencontrer la Princesse, et il serait beaucoup plus compliqué d'avoir à expliquer la non-invitation, que de s'introduire par une voie détournée. J'ai arrêté Mrs Cuvering dans la rue hier et fait une allusion très directe à la Princesse. Si elle n'a pas jugé bon de saisir la balle au bond et de nous envoyer une invitation, est-ce ma faute ? Nous y voici : il suffit de couper à travers le gazon et de franchir la petite porte qui donne sur le jardin.

Mrs Stosser et sa fille, convenablement parées pour une garden-party rurale, traversaient d'un pas majestueux l'étroit enclos herbeux, puis le jardin de groseilliers, avec l'allure de péniches d'apparat non autorisées voguant le long d'un ruisseau à truites. Une certaine hâte furtive se mêlait à la majesté de leur démarche, comme si un projecteur hostile allait se braquer sur elles d'un moment à l'autre ; et, de fait, elles n'étaient pas passées inaperçues. Matilda Cuvering, avec les yeux alertes de ses treize ans, et l'avantage d'une position élevée dans les branches d'un néflier, n'avait rien perdu de leur progression subreptice, et avait exactement prévu l'obstacle contre lequel elle allait se briser.

- Elles vont trouver la porte verrouillée, et il va bien falloir qu'elle refasse tout ce chemin en sens inverse, remarqua-t-elle en son for intérieur. C'est bien fait pour elles, elles n'avaient qu'à entrer par la porte appropriée. Quel dommage que Tarquin Superbus ne soit pas lâché dans l'enclos ! Après tout, comme tout le monde se donne

du bon temps, je ne vois pas pourquoi Tarquin ne pourrait pas avoir son après-midi de liberté.

Matilda était de cet âge où pensée et action sont tout un. Elle se laissa glisser au bas du néflier et, lorsqu'elle y remonta, l'énorme verrat blanc du Yorkshire, avait échangé les étroites limites de sa porcherie pour le domaine plus étendu de l'enclos herbu. L'expédition des Stossen déconfites, qui effectuaient une retraite ponctuée de récriminations mais ordonnée, après s'être heurtée à l'obstacle infranchissable de la porte verrouillée, s'immobilisa soudain devant la barrière séparant l'enclos du jardin de groseilliers.

- Quel horrible animal ! s'écria Mrs Stossen. Il n'était pas là quand nous sommes entrées.
- En tout cas, il est bel et bien là, fit sa fille. Que diable faut-il faire ? Je regrette bien d'être venue ici.

-

Le verrat s'était approché de la barrière pour inspecter de plus près ces intruses humaines, et se tenait là, claquant des mâchoires, et clignant de ses petits yeux rouges d'une manière qui, à coup sûr, se voulait déconcertante et qui, pour ce qui était des Stossen, atteignait pleinement ce but.

- Ouste ! Iche ! Va-t'en ! Ouste ! criaient les deux femmes à l'unisson.
- Si elles s'imaginent qu'elles vont le chasser en récitant des listes de rois d'Israël et de Juda, mieux vaut qu'elles se préparent à une sacrée déception ! fit observer Matilda depuis son siège dans le néflier.

Comme elle avait fait cette remarque à haute voix, Mrs Stossen s'aperçut pour la première fois de sa présence. Quelques minutes plus tôt, elle eût été désagréablement surprise d'apprendre que le jardin n'était pas aussi désert qu'il y paraissait, mais maintenant elle salua le fait de la présence sur les lieux de l'enfant avec un grand soulagement.

- Petite fille, pourriez-vous trouver quelqu'un pour chasser..., commença-t-elle avec optimisme.
- *Comment ? Comprends pas*, fut la réponse.
- Oh , are you French ? *Êtes-vous française ?*
- *Pas du tout ! Je suis anglaise.*
- Then why not talk English ? (En ce cas, pourquoi ne pas parler anglais ?)

- *Permettez-moi expliquer.* You see I'm rather under a cloud (Voyez-vous, je suis plutôt en disgrâce) dit Matilda. Je séjourne chez ma tante, et on m'a dit qu'il fallait que ma conduite aujourd'hui soit irréprochable, étant donné que des tas de gens vont venir à une garden-party, et on m'a recommandé d'imiter Claude, mon jeune cousin qui ne fait jamais rien de mal, sauf par accident, et se confond toujours en excuses quand ça lui arrive. On semble penser que j'ai mangé trop de charlotte à la framboise au déjeuner, et on m'a dit que cela n'arrive jamais à Claude. Or Claude fait toujours une sieste d'une demi-heure après le déjeuner, parce qu'on le lui a demandé, et j'ai attendu qu'il soit endormi, puis je lui ai lié les mains et j'ai commencé à lui faire avaler de force un plein seau de charlotte à la framboise qu'on avait mis de côté en prévision de la garden-party. Une bonne partie s'est retrouvée sur son costume de marin et aussi sur le lit, mais une bonne quantité est aussi descendue dans la gorge de Claude, et ils ne pourront plus répéter qu'on n'a jamais vu Claude manger trop de charlotte à la framboise. Voilà pourquoi je ne suis pas autorisée à aller à la garden-party et, comme punition supplémentaire, je dois parler français toute l'après-midi. J'ai dû vous dire tout ça en anglais, because there were words like 'forcible feeding' that I didn't know the French for (car il y avait des expressions comme 'forcible feeding' dont je ne connaissais pas l'équivalent français). J'aurais bien sûr pu les inventer, mais si j'avais dit 'nourriture obligatoire', vous n'auriez pas eu la moindre idée de ce dont je parlais. *Mais maintenant nous parlons français !*
- Oh very well ,très bien, dit de mauvaise grâce Mrs Stossen ; dans des moments d'affolement, le peu de français qu'elle connaissait échappait quelque peu à son contrôle.
- *Là, à l'autre côté de la porte, est un cochon.*
- *Un cochon ? Ah, le petit charmant !* s'écria Matilda avec enthousiasme.
- *Mais non, pas du tout petit, et pas du tout charmant, un bête féroce !*
- *Une bête, corrigea Matilda.* Un cochon est masculin aussi longtemps que vous l'appellez 'cochon', mais si vous vous fâchez et que vous l'appeliez 'bête féroce', il devient aussitôt l'une de nous. Le français est une langue qui se moque terriblement des sexes.
- For goodness' sake, let's talk English then ! (Pour l'amour du ciel, parlons donc anglais !) dit Mrs Stossen. Y a-t-il un moyen de sortir de ce jardin autrement qu'en traversant l'enclos où se trouve le cochon ?
- Moi, je franchis le mur en escaladant le prunier, fit Matilda.
- Habillées comme nous sommes, ce ne serait pas très commode, dit Mrs Stossen. Il était difficile de l'imaginer en train de le faire en quelque costume que ce fût.

- Pourriez-vous aller chercher quelqu'un capable de chasser l'animal ?
- J'ai promis à ma tante de rester ici jusqu'à cinq heures, et il n'est pas encore quatre heures.
- Je suis sûre qu'étant donné les circonstances, votre tante vous permettrait...
- Oui, mais ma conscience s'y opposerait ! dit Matilda d'un air digne et froid.
- Nous ne pouvons pas rester ici jusqu'à cinq heures, s'exclama Mrs Stossen, dont l'exaspération allait croissant.
- Si vous pouvez trouver quelqu'un qui puisse faire partir cet animal, je vous donnerai de quoi vous acheter un joli petit cadeau.

Matilda descendit un peu plus bas dans le néflier.

- Voilà la suggestion la plus pratique que vous ayez faite pour sortir du jardin, dit-elle allègrement. Claude et moi recueillons de quoi alimenter le Fonds des Centres Aérés pour Enfants, et c'est à qui recueillera la plus grosse somme.
- Je serais très heureuse d'y apporter ma contribution d'une demi-couronne, dit Mrs Stossen, sortant cette pièce des profondeurs d'un réceptacle qui constituait un élément détachable de sa toilette.
- Claude a pour le moment une avance considérable sur moi, continua Matilda, sans daigner remarquer l'offrande suggérée. Voyez-vous, il n'a que onze ans et a des cheveux blonds, et ce sont là des avantages énormes quand on est en quête de fonds. L'autre jour, une dame russe lui a donné dix shillings, et je m'attends à ce que Claude récolte au moins vingt-cinq shillings dans son après-midi. Il aura le terrain à lui tout seul, et il pourra interpréter à la perfection le rôle du petit gars pâle, fragile, sur le point de quitter ce monde, après son indigestion de charlotte à la framboise. Ouais, à l'heure qu'il est il aura au moins deux livres d'avance sur moi.

Après beaucoup d'hésitations et de recherches au fin fond de leurs poches et de leurs sacs, et bien des murmures de regret, ces dames accablées parvinrent à produire sept shillings et six pence à elles deux.

- Je crains que ce soit là tout ce que nous avons, dit Mrs Stossen.

Matilda n'eut pas l'air de vouloir descendre jusqu'à terre et jusqu'à leur prix.

- Je trahirais ma conscience si j'acceptais toute somme inférieure à dix shillings.

La mère et la fille échangèrent des remarques 'sotto voce', où le mot 'animal' revenait souvent et ne s'appliquait pas forcément à Tarquin.

- Je viens de découvrir qu'il me restait encore une autre demi-couronne, fit Mrs Stossen d'une voix chevrotante. La voici. De grâce, allez vite chercher quelqu'un.

Matilda se laissa glisser au pied de l'arbre, prit possession de l'offrande, et se mit à ramasser une poignée de nêfles blettes répandues dans l'herbe à ses pieds. Puis elle escalada la barrière et, s'adressant au verrat en termes affectueux :



- Viens donc, Tarquin, mon petit vieux ; tu sais que tu raffoles des nèfles quand elles sont pourries et toutes molles !

C'était vrai. A force de jeter les fruits devant lui à de judicieux intervalles, Matilda le reconduisit à sa porcherie, tandis que les captives libérées traversaient l'enclos en toute hâte.

-Eh bien, quel toupet elle a, cette petite chipie ! s'écria Mrs Stossen quand elle eut regagné la sécurité de la grand-route. L'animal n'est pas sauvage du tout, et pour ce qui est des dix shillings, je suis bien certaine que Le Fonds des Centres Aérés pour Enfants n'en verra pas un penny !

Sur ce point, son jugement était impardonnablement sévère. Si vous consultez les registres de ces fonds, vous trouverez l'entrée suivante :

- Recueillis par Miss Matilda Covering : 2 shillings et six pence.

-

-